

Le Veillot du Canada¹

Le Canada est une colonie anglaise située au nord de l'Amérique, entre le détroit de Behring, la Baie d'Hudson et Terre-Neuve. Aux yeux d'un pauvre ignorant, aussi faible de cœur qu'il était malin d'esprit, cette région se représentait par *quelques arpents de neige* ; aujourd'hui, sous le titre inintelligible, prophétique peut-être, de *Dominion*, cette colonie, partagée en sept ou huit provinces, arrosée par un grand fleuve, sillonnée de chemins de fer, habitée par une population religieuse, active et prolifique, commence à devenir un peuple. Ses amis lui souhaitent de constituer, près du pôle, une nouvelle France, de s'inspirer de l'esprit apostolique et d'assurer, dans le nouveau monde, le triomphe de l'Eglise. Cette espérance est contrariée par les divisions du pays. Là-bas, sous les dénominations hostiles de conservateurs et de libéraux, les hommes qu'anime la passion terrible du pouvoir souverain, se disputent et se déchirent entre eux, moins pour les intérêts du pays que pour leurs propres intérêts, ou plutôt, contre l'intérêt privé et public, au bénéfice, toujours compromettant, de leurs passions respectives. De plus, la vieille foi catholique s'y voit contrariée par les hérésies récentes du libre examen et de la libre-pensée. L'éloignement du pays, sa situation géographique le condamnent d'ailleurs à rester comme étranger au reste du monde ; enseveli pendant plus de six mois sous ses neiges, il semble n'avoir que plus d'ardeur pour ses disputes et plus de faiblesse au service de la vérité. La presse, aux mains des partis politiques et des divisions religieuses, n'est au Canada, comme ailleurs, qu'un élément de ténèbres, un ferment de

¹ Le rédacteur en chef de la *Revue du Monde catholique*, vient de publier à la maison Savaète, 76, rue des Saints-Pères 1 vol. in-12 de 250 pages, intitulé : *Vie et travaux de Jules-Paul Tardivel*, fondateur du journal la *Vérité* à Québec. (déjà épuisé en France) M. Tardivel était, en son vivant, le Veillot du Canada : mêmes principes, même intransigeance. Nous avons prié Mgr Fèvre d'abrégier ce volume, pour faire connaître, à nos lecteurs, ce héros de la presse catholique sur les rives du Saint-Laurent. Cet article, naturellement, ne dit pas tout ce que contient de renseignements et de doctrines le volume en question. Si quelque lecteur désire en faire l'aquisition, il le trouvera désormais, chez Duchemin libraire à Montréal, Canada.

division et une excitation aux stériles combats. Pendant trop longtemps l'Eglise, seule puissance capable de mettre l'ordre dans ce désordre, n'avait même pas, dans la presse, d'organe catholique. La défense de l'Eglise, pour la part afférente au peuple chrétien, n'avait sollicité le zèle d'aucun publiciste de marque ; elle n'avait même pas, dans l'ordre mystique, ces humbles feuilles qui servent d'aliment à la piété. Quant à la mission apologétique du clergé et de l'épiscopat, elle était oubliée ou méconnue, sous l'influence lointaine des aberrations gallicanes, et sous l'impression plus funeste des thèses du libéralisme. Pour comble, brochant sur le tout, les Juifs et les Francs-maçons arrivaient, à la dérobée, comme en se cachant, les uns pour voler le pays, les autres pour le pervertir. C'est alors que Dieu donna, à ce pape si tristement éprouvé dans sa foi, si menacé dans ses intérêts, le Veillot du Canada, c'est-à-dire l'homme pour qui toute la politique devait consister dans la défense des dogmes de l'Eglise et des prérogatives de la Chaire Apostolique. Nous avons nommé Jules-Paul Tardivel.

I

Le 2 septembre 1851, naissait, à Covington, dans le Kentucky, un enfant qui reçut au baptême les prénoms de Jules-Paul et qui devait être, dans la province de Québec, le vaillant soldat de Dieu, le sergent de Jésus-Christ, l'ardent et sage champion de la sainte Eglise. Claude Tardivel, son père, était un montagnard de l'Auvergne ; menuisier de sa profession, il avait quitté son pays à dix-huit ans, pour suivre, en Amérique, un missionnaire, l'abbé Lamy, futur archevêque de Santa-Fé ; sa mère, Isabella Brent, d'origine anglaise, avait été amenée en Amérique par des revers de fortune. En 1850, Claude Tardivel avait épousé Isabella Brent ; de ce mariage était né Jules-Paul. A trois ans, il perdit sa mère et fut élevé par une tante. Sa première éducation avait été anglaise, mais foncièrement catholique. L'enfant avait grandi dans la spontanéité joyeuse d'une parfaite indépendance ; il menait de front le travail des mains et les premières études, un peu au hasard. En 1868, sur une indication de Mgr Lamy, il venait suivre au collège de Saint-Hyacinthe, Canada, un cours d'études ; ses ressources ne lui permettaient d'étudier au collège que quatre ans et son âge l'y obligeait, afin de pouvoir, au plus vite, se procurer, par le travail, des moyens de subsistance. Au terme de ses études, faites tant bien que mal, Jules-Paul

avait trouvé, dans un magasin, un petit emploi, tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Le directeur du *Courrier*, le voyant à ce trop modeste emploi, le prit à son bord, en 1873, comme factotum. Du *Courrier* de Saint-Hyacinthe, l'apprenti journaliste passa ensuite à la *Minerve* de Montréal, puis au *Canadien* de Québec, il y resta sept ans à se dégrossir la plume et à se faire la main. A trente ans, Tardivel était rompu au métier, mais peu satisfait de sa fonction, il songeait à la quitter. Un oplat, le P. Lacasse, survint à cette heure décisive ; il proposa, sur un ton impératif, au jeune publiciste, de fonder une petite revue hebdomadaire ; au mois de juillet 1881, le premier numéro de la *Vérité* parut.

En intitulant sa petite feuille, la *Vérité*, le fondateur avait pris son titre à la lettre. La vérité qu'il prétendait défendre, c'était la vérité catholique dans son intégrité, et le droit catholique, incarné dans l'Eglise, représenté, dans son autorité souveraine et universelle, par le Souverain Pontife. De philosophie, de métaphysique, d'histoire même, il n'avait pas cure ; des partis, il ne voulait rien connaître, ni entrer en compromis avec personne. Debout sur le roc de l'orthodoxie, dans l'ardeur de sa foi et la générosité de son patriotisme, il entendait ne pencher ni à droite ni à gauche : dire, sur les choses et sur les personnes, le mot propre, dans une scrupuleuse équité et une parfaite indépendance ; maintenir, en toutes circonstances, les exigences de la religion, la liberté de l'Eglise, la souveraineté unique et infaillible des Pontifes Romains. Ce programme lui paraissait simple et juste ; il voulait s'y tenir en toute modestie, mais avec intransigeance ; et il espérait bien qu'avec un rôle si modeste, il ne verrait pas trop sa petite barque encourir le courroux des tempêtes.

Dans sa simplicité presque naïve, le programme ne manquait pas d'à-propos. Le Canada est fils de la France ; il a été converti par les missionnaires français, gouverné par des intendants français, cultivé par des populations françaises. Or, à l'époque de sa fondation, la France, autrefois si pure dans son orthodoxie et si soucieuse d'en représenter les grâces, d'en répandre partout les lumières, était allée à l'aventure, avait été entraînée à la dérive par les courants du gallicanisme et énervée dans sa piété par les erreurs de Jansénius. L'absolutisme de Louis XIV avait provoqué une réaction révolutionnaire ; et des hommes s'étaient rencontrés pour pousser aux extrêmes toutes ces aberrations. L'absolutisme avait été remplacé par le libéralisme. Or, toutes ces erreurs françaises avaient eu au Canada leur contre-coup. Le Canada, habitué à l'admiration pour la

France, en avait tout admis, même les erreurs. Cette infection s'était faite avec des variantes, suivant les temps et les circonstances ; mais sans rien changer à la perversité des erreurs françaises. La situation naturellement s'aggrava lorsque le Canada fut arraché au royaume très chrétien et rattaché à la puissance hérétique de l'Angleterre. Alors toutes les erreurs de l'ancien monde eurent rendez-vous au Canada. Nous savons que la juiverie et la maçonnerie y vinrent encore augmenter la confusion des idées, ébranler les mœurs et altérer, dans sa pureté antique, le cours ordinaire de la vie sociale.

Une église attaquée n'est pas une église vaincue ; c'est, au contraire, au milieu des contradictions et des persécutions, à travers d'incessants combats, que l'Eglise catholique chemine le long des siècles. Les épreuves, au reste, si elles sont supportées avec courage et une résolution unanime, ne diminuent pas l'Eglise ; elles l'augmentent plutôt. Que si, au lieu d'opposer aux assauts de l'ennemi, l'union de ses forces et l'énergie de sa foi, l'Eglise ne va plus au combat qu'avec des convictions défaillantes et d'insuffisantes vertus, elle ne triomphe plus si noblement. Et, si, pour son malheur, au lieu de rester unie, elle se divise, devient la proie de controverses mal venues, et supporte une espèce de guerre civile, elle peut souffrir beaucoup et même périr. Rien n'est plus funeste qu'une scission dans l'épiscopat ; et bien que l'Eglise soit le royaume de Dieu sur la terre, là où des évêques s'arment les uns contre les autres, elle subit l'arrêt de son fondateur : Tout royaume divisé contre lui-même doit périr.

A l'encontre de ces pronostics malheureux, il faut rappeler que personne ne doit entrer dans l'Eglise, s'il n'est appelé de Dieu, non par une désignation positive, mais par une vocation positive, qui en forme l'équivalent. Tous nous sommes appelés au baptême, mais nous ne sommes pas prédestinés au sacerdoce. Or, par l'effet de causes diverses, que nous n'avons pas à énumérer, dans les rangs du sacerdoce catholique, il y a toujours, sans doute, un grand nombre qui est l'élu de Dieu, mais il y en a d'autres, qui, s'ils ont quelques signes de vocation surnaturelle, y mêlent ou y laissent introduire un certain mélange de passions humaines ou d'intérêts séculiers. Les prêtres sont purs, mais pas tous ; et, par un renversement qui s'explique sans efforts, ce sont généralement ces prêtres amphibies, équivoques, parfois mauvais, qui aspirent aux dignités ecclésiastiques. Les bons prêtres sont tous humbles et modestes, ils se trouvent bien partout ; les mauvais prêtres ou les prêtres moins purs se jugent invariablement plus dignes de commander aux

antrès. Dieu, pour les punir et pour éprouver son Eglise, permet parfois qu'ils réussissent ; mais s'ils réussissent à parvenir, même sans vertu, ils ne réussissent jamais, dans leur gouvernement, à dissimuler son absence. Toujours ils se trahissent par quelque endroit ; et lorsque les historiens viennent, plus tard, relever ces cadavres, ils ne peuvent pas dissimuler que vivants, s'ils en avaient le nom, ils étaient déjà morts ou assez dépourvus pour mourir. On ne les reconnaît pas toujours à ce signe que, placés sur le faite, ils-y font des grimaces ; mais on les reconnaît à ce fait qu'ils ne sont pas des hommes de paix et d'édification silencieuse ; ce sont plutôt des agités, qui troublent la paix et reçoivent communément, dans l'impuissance, le châtement de leur orgueil. Non pas qu'ils ne fassent rien, au contraire, ils remuent et entreprennent beaucoup ; mais dès qu'ils disparaissent, leur mémoire périt avec son fracas : *Perit memoria eorum cum sonitu.*

Dans la France du XIX^e siècle, il s'était fait un travail mémorable d'expurgation des erreurs séculaires et de retour aux doctrines romaines, base première des traditions de la France. Le dogme avait répudié le gallicanisme ; la morale avait vomé Jansénius ; le droit canon avait fait valoir avantageusement ses droits ; la liturgie avait repris sa place sous les voûtes de nos églises ; l'histoire avait balayé les aberrations de Fleury ; la philosophie avait mis de côté Descartes pour revenir à saint Thomas ; les arts et les lettres même avaient ressuscité l'art chrétien et réintégré les plus pures notions du beau. Toutes les puissances surnaturelles de l'Eglise étaient venues se retremper aux sources romaines ; et pendant que la spéculation s'était purifiée, les puissances pratiques, dociles aux justes doctrines, s'exerçaient avec plus de force et affirmaient leurs conquêtes. L'Eglise Romaine avait reconquis la France, redevenue encore une fois fille aînée de l'Eglise.

Le libéralisme, qui n'est que la révolution édulcorée ou dissimulée, avait combattu vainement cette résurrection romaine de la France. L'ennemi, vaincu au dehors, se fit des alliés à l'intérieur : le catholicisme libéral naquit, inventé par un esprit borné et faible, mais entraînant, malgré sa cécité, avec une espèce de furie. Par ses incessantes clameurs, il s'opposa, non pas au réveil chrétien, mais à la renaissance catholique. C'était son aberration et sa manie, qu'au lieu de combattre le libéralisme et la révolution, il fallait réconcilier l'Eglise avec la société moderne. La révolution, disait-il, a un sens chrétien ; le libéralisme peut se baptiser. En conséquence, il prétendait qu'au lieu d'opposer, aux erreurs contemporaines, des réfuta-

tions topiques, il fallait procéder par de calmes négociations. Au lieu de combattre avec une encre ferme et des plumes d'acier, il fallait se contenter de distiller le lait et le miel. Les meilleurs soldats de l'Eglise en France, n'étaient que des hommes à écarter, à museler ou à écraser. Pour lui, personnellement, il était l'ami de tous les rationalistes, de tous les libéraux, de tous les ennemis les plus écoutés hors de l'Eglise. A ces manœuvres, il gagna de se faire élire à l'Académie française, de se faire nommer député et sénateur, de porter dans les bureaux d'esprits et dans les parlements, les thèses qu'il n'avait pu faire prévaloir ni dans les conseils ni dans les conciles de l'Eglise. Par là, s'il n'empêcha pas beaucoup le bien, il fit un grand mal ; il sema dans les esprits la confusion ; dans les cœurs, l'énervement ; dans la conduite, l'inertie dont la France a failli mourir. Homme néfaste, que je m'abstiens de nommer, mais que l'histoire répudie en attendant que l'Eglise lui lance l'anathème.

Ces retours aux doctrines romaines furent moins sensibles au Canada que l'opposition du catholicisme libéral. On ne revient pas facilement de vieilles erreurs ; et lorsque de vieilles erreurs se transforment en produisant d'autres aberrations, elles abusent doublement les esprits. Précédemment elles les avaient égarées, maintenant elles les obscurcissent et ajoutent à l'aveuglement, l'obstination. Deux hommes au Canada s'étaient particulièrement illuminés, imbibés des doctrines romaines ; c'étaient deux vieux missionnaires qui avaient puisé, dans l'apostolat, ce droit sens et cette vive ardeur qui fait le prix de l'homme mûr ; tous deux étaient devenus évêques, l'un de Montréal, l'autre de Trois-Rivières ; l'un était Basile, l'autre l'Athanas du Canada. A l'encontre, non pas tant dans l'opposition aux doctrines romaines que dans l'infatuation du libéralisme, se dressaient des esprits formés, non pas dans les rudes travaux de l'apostolat, mais dans la poussière des écoles et dans l'esprit quinteux des bureaux, là où l'orgueil s'exalte le plus et où la malice trouve le secret des mauvaises actions, avec l'art de les colorer de toutes les apparences de la justice. Nous devons rappeler brièvement les incidents de cet antagonisme, pour comprendre le rôle de Tardivel et en mesurer l'importance.

II

Quel était donc, au Canada, en 1881, date de la fondation de la *Vérité*, l'état des choses et l'état des esprits ? J'emprunte la réponse à

une lettre de Mgr Lafèche, évêque de Trois-Rivières, lettre adressée au cardinal Préfet de la Propagande, le 8 septembre 1882. « L'Eglise du Canada, si heureuse autrefois, dit le Prélat, est en butte à toutes sortes d'attaques. D'abord elle a eu autrefois l'inconvénient de se voir, par les accidents de la guerre, placée sous un pouvoir protestant, puis environnée d'hérétiques. Mais, comme elle était défendue par les traités, située très loin de l'Angleterre et dans le voisinage de la République américaine, elle a très peu souffert de l'influence et du mauvais vouloir de l'hérésie ; elle s'est développée rapidement et vigoureusement. Son mal est nouveau, mais n'en est que plus dangereux ; c'est le mal européen et révolutionnaire qui fait invasion chez nous. Les mauvaises doctrines modernes se sont répandues dans le pays, spécialement depuis une trentaine d'années, par les mauvais livres, brochures et journaux. Le mauvais courant s'est accru surtout depuis que des prêtres de Laval, revenus d'Europe imbus de *libéralisme*, ont donné de l'élan à cette doctrine et que des hommes politiques ont cherché à les appliquer dans la législation. Enfin la franc-maçonnerie est venue ajouter à ses éléments son action dissolvante.

« Rome, au commencement, ne savait rien de ces luttes, qui ne dépassaient guère les bornes de la province. Mais des messieurs de Québec, qui sont allés à Rome subséquemment, ont donné main forte, avec quelques amis, aux libéraux nos adversaires et ont convaincu plusieurs dignitaires et prélats romains qu'il n'y avait pas de *mauvaises doctrines* au Canada ; bien plus, que ceux qui prétendaient les combattre ici, étaient des têtes chaudes et des agitateurs. Ils ont répété cette *insigne fausseté* pendant longtemps et ont ainsi tourné de grands personnages contre les vrais amis de l'Eglise au pays, en même temps qu'ils inclinaient l'archevêque à agir dans le même sens. De là la direction nouvelle et étrange dont nous avons parlé.

« Lorsque cette direction s'est dessinée pour la première fois, elle a jeté le clergé, les laïcs instruits et la presque totalité du peuple dans la stupéfaction. Mais comme cette direction arrivait régulièrement et graduellement, la stupéfaction a fait place peu à peu à l'incertitude dans un certain nombre d'esprits. Ça a été là pour nous le premier malheur.

« D'un autre côté, les adversaires, craignant l'éclat des manifestations publiques de la part des catholiques fidèles, se sont appliqués à imposer le silence en tout et pour tout sur les questions agitées et à fermer ainsi les issues par où la vérité pouvait parvenir. Ça a été notre second malheur.

« Troisièmement, ils ont excité le Saint-Siège à ne pas user, envers nous, de sa sage lenteur ordinaire, mais à nous frapper coup sur coup, afin que, d'un côté, nous demeurions brisés, broyés sur le terrain de la lutte ; et que, de l'autre, l'autorité fût si compromise par ses actes, qu'elle ne pût déceimment en revenir.

« C'est ainsi que nous sommes arrivés, grâce à l'intrigue, au point où l'on en est aujourd'hui, c'est-à-dire enfermés silencieux comme dans une camisole et écrasés par la force qui devait nous sauver.

« Sans entrer dans le détail, il suffit de dire qu'au pays, en ces dernières années, il y a eu une guerre presque continuelle aux bons journaux, aux écrivains catholiques et aux hommes de doctrine, mais à eux seuls. La plupart ont cessé d'écrire, le peu qui en reste est découragé. Il est *presque impossible* d'y traiter les questions qui touchent actuellement aux droits de l'Eglise. Mgr l'archevêque s'est arrogé un droit de police dans presque tous les diocèses de la province, droit qui est la consternation des défenseurs de la religion, prêtres et laïques ; et cependant la masse de la population soupire ardemment après une vigoureuse défense de sa foi. Ces jours-ci des hommes de cœur, voyant l'abandon où se trouvent les droits catholiques dans une contrée où la foi est encore très puissante, voulaient fonder un nouveau journal entièrement dévoué à l'Eglise et me consultaient à ce sujet. Eh bien ! ils hésitaient à lui donner la couleur catholique, de crainte d'exciter la persécution ecclésiastique et d'arriver à un crime inutile. Le Saint-Siège a-t-il l'idée de notre position sous ce rapport ¹ ».

L'évêque concluait à une enquête ; mais il n'énumérait pas, en les caractérisant, les faits nombreux qui la motivaient ; il n'indiquait pas les remèdes qui devaient rasséréner les esprits et faire disparaître les causes de l'agitation. Les prêtres et le prélat qu'il désignait comme auteurs responsables lui écrivirent, les uns, pour lui demander les preuves de son accusation, l'autre, pour le citer devant le conseil de l'Université-Laval. Cette citation n'était pas recevable pour trois motifs : parce qu'un évêque ne ressort pas de ses inférieurs ; parce que l'affaire, portée en cour de Rome, ne devait pas venir devant un autre tribunal ; et parce que, devant ce tribunal, présidé par l'archevêque, l'archevêque était juge et partie et paraissait plutôt enclin à frapper son suffragant pour se décharger lui-même d'une impossible justification. Quant aux intimés qui demandaient des

¹ Mgr Lafèche, *Lettre établissant la nécessité d'une enquête au Canada*, p. 19.

preuves de libéralisme, ils ne s'apercevaient pas que l'accusateur, pour faire valoir ses griefs, n'avait pas besoin d'en produire. Une Université qui a des professeurs protestants et francs-maçons n'a pas besoin d'être convaincue de libéralisme ; elle est, par le fait, une institution où la promiscuité des doctrines est prouvée par la liste des professeurs, dont la confession religieuse est connue, et elle ne peut s'en justifier qu'en les excluant de son sein.

Ce que l'évêque de Trois-Rivières n'avait pas fait, l'évêque de Montréal, dans un recours au Saint-Siège, l'avait fait en 1876. Nous pouvons suivre ces indications et agrandir encore le débat.

Le premier fait à noter, c'est la création de nouvelles paroisses à Montréal. Montréal, ville de cent quarante mille âmes, n'avait qu'une paroisse confiée, comme Saint-Sulpice de Paris, aux prêtres du séminaire. Ces prêtres étaient constitués en seigneurie féodale, principauté sans doute subordonnée de droit divin à l'évêque, mais fortement inclinée à l'indépendance. En fait, une paroisse de cent quarante mille âmes n'a pas de sens ; elle doit être, pour l'efficacité du ministère pastoral, scindée en sept ou huit paroisses. Quelle que soit la bonne volonté d'un homme, son zèle a ses limites dans son impuissance. En pays catholiques, avec des paroisses de vingt mille âmes, toutes pratiquantes, un curé, assisté de dix vicaires, a des devoirs autant qu'il en peut accomplir. L'évêque, usant de son droit, avait donc créé, à Montréal, de nouvelles paroisses dépendantes du prélat, mais non du séminaire, tout à fait comme cela se voit à Paris. Les Sulpiciens, qui se disent si respectueux du pouvoir épiscopal, remuèrent ciel et terre pour empêcher la création de ces paroisses, et, lorsqu'elle fut irrévocable, pour les tenir en laisse. Le pouvoir civil était tout à fait disposé à reconnaître les droits de ces églises et à tenir les registres de l'Etat civil. L'archevêque de Québec y mit opposition ; d'après lui, les nouvelles paroisses devaient rester des succursales, prétention mal venue, qui finit par succomber.

Les deux évêques de Montréal et de Trois-Rivières, usant de leur droit, avaient dressé un directoire moral pour les consciences et tracé le devoir électoral. L'archevêque s'éleva contre et soutint la thèse libérale que l'accomplissement du devoir électoral est purement politique et n'intéresse nullement la conscience, ce qui est une erreur. Il est interdit, en conscience, de voter pour des ennemis de l'Eglise et il est prescrit de voter pour d'honnêtes hommes tout dévoués au bien de leur pays.

Un professeur de Laval avait énoncé la thèse de *l'influence indue* qui défend absolument aux prêtres toute ingérence dans les élections et.

casse toute élection où leur parole a pu influencer les électeurs. Thèse entièrement fausse, car, en matière électorale, le prêtre, comme citoyen a les droits de tout le monde, et comme prêtre, il a des devoirs à remplir envers la conscience des électeurs. Le nier, c'est nier virtuellement l'autorité de l'Église.

L'évêque Ignace Bourget de Montréal avait voulu doter sa ville d'une Université ; il avait établi une Faculté de droit et une Faculté de médecine : c'était une pierre d'attente. L'Université-Laval, fondée depuis peu à Québec, prétendit qu'elle devait être, pour le Canada, la seule et unique Université de province et que toutes les autres Facultés établies, peu importe où, devaient lui appartenir. Une Université-annexe, une Université qui est le déversoir d'une autre, nous ne comprenons pas bien cette prétention. Une Université doit subsister par elle-même et jouir d'une complète indépendance. Refuser ces prérogatives à Montréal, c'est confisquer ses droits. Et puisque Québec, ville très inférieure en population, en comparaison de Montréal, avait vu son séminaire se transformer en Université, pourquoi le séminaire de Montréal, sous l'autorité de l'évêque, par son initiative, avec l'autorisation de Rome ne pouvait-il pas devenir aussi une Université ? On ne voit pas possibilité de réponse négative, ni pour le présent, ni surtout pour l'avenir.

Le diocèse de Trois-Rivières, placé sur la frontière de la province, n'était pas très important ; il ne dépassait pas la capacité d'un évêque, comme Mgr La Flèche : il n'y avait aucune raison de le couper en deux. Pour faire pièce à l'évêque, fut introduite l'idée de scinder ce diocèse. Le Saint-Siège demandait l'opinion de l'épiscopat ; les évêques consultés se prononcèrent en majorité contre ce dessein. L'archevêque, sans en référer à ses suffragants, fit, de ce projet son affaire exclusive et du vivant de Mgr La Flèche, obtint que son diocèse serait amputé de la contenance d'un nouveau diocèse.

A la demande du Saint-Siège, le quatrième Concile provincial de Québec avait demandé la réforme de certains articles du Code civil, qui contenaient des dispositions contraires au droit canon sur l'importante matière du mariage. Le gouvernement était prêt à accepter cette réforme ; l'archevêque refusa de mettre à profit ces dispositions du gouvernement.

Le point sur lequel choppa le plus tristement l'archevêque de Québec fut la question du libéralisme. Lui-même, de sa propre plume, avait rédigé une pastorale où était condamnée cette grande hérésie des temps modernes ; cette pastorale avait été souscrite par tous les

évêques de la province, ratifiée par le Saint-Siège et devait faire loi pour tout le Bas-Canada. Pendant que tous, évêques, prêtres et laïques bien intentionnés bénissaient la divine Providence de cet heureux résultat, l'archevêque modifia ses idées et proposa à ses suffragants d'adoucir cette pastorale, qui avait atterré les libéraux. Les évêques furent unanimes à proclamer que leur acte contre le libéralisme était trop orthodoxe, trop avantageux pour le pays, trop honorable pour eux-mêmes ; et qu'ainsi ils voulaient le maintenir ferme contre les préjugés funestes et les illusions ridicules du libéralisme. L'archevêque se sépara de ses suffragants et publia, le 25 mai 1876, seul, un mandement où il édictait les accrocs qu'il avait prémédités contre sa propre déclaration. Les évêques s'unirent et témoignèrent, à l'archevêque, de leur profonde affliction. Sur ces entrefaites arrivait à Québec une lettre du cardinal Franchi, préfet de la Propagande, sur l'intervention du clergé dans les affaires politiques. Cette lettre montrait le danger de cette intervention, appuyait sur le péril d'irriter les protestants et demandait, là-dessus, quelques informations. Le cardinal avait été mal informé ; sa lettre tombait on ne peut plus à propos. Les journaux libéraux, qui reçurent cette lettre des mains de l'archevêque, publièrent bien haut la victoire qu'ils venaient de remporter sur le parti catholique et exaltèrent avec enthousiasme la sagesse du malheureux prélat, aux manigances de qui ils devaient ce triomphe contre le droit et la vérité.

« A leurs yeux, dit Mgr Bourget, tout ce que le Saint-Père a dit pour stigmatiser le libéralisme, tout ce qui a été décrété par les conciles de Québec, enseigné par les évêques, prêché par les prêtres, se réduira au mandement de l'archevêque, qui va être le grand cheval de bataille, et dont cependant on ne prendra que ce qui pourra favoriser les libéraux, savoir : le silence imposé aux prêtres pour qu'ils ne parlent pas d'élection ou qu'ils n'en parlent que d'une manière inefficace, tandis que les libéraux, aux approches des élections, se feront entendre, les dimanches et fêtes, aux portes des églises et passeront la semaine à parcourir les maisons, pour vanter leurs partisans et faire élire des hommes opposés, comme eux, aux doctrines et aux libertés de l'Église. — Si l'on veut les confondre, en leur citant la lettre collective des évêques du Canada, ils ne manqueront pas de crier partout que cette lettre a été révoquée par l'archevêque, de la part du Saint-Siège ; qu'elle n'est en vigueur nulle part, pas même dans les diocèses où l'évêque tient à ce qu'elle soit en pleine vigueur. — Si l'archevêque lui-même cherchait à réclamer

contre ces fausses interprétations, sa voix ne serait pas entendue ; et on lui répliquerait qu'il n'y a pour personne obligation de s'attacher à cette lettre collective de l'épiscopat canadien, puisqu'il a été lui-même, archevêque, le premier à s'en écarter. — Les laïques qui verront régner une telle confusion entre les prêtres qui ne s'entendront plus, parce qu'ils n'auront plus de point de ralliement, s'abandonneront à la licence qui est le principe de ceux qui n'ont plus, pour les guider, la règle de la conscience. — C'est alors que les élections, qui, déjà, malgré toutes les précautions prises pour les bien régler, seront une cause malheureuse de crimes et d'excès, finiront par démoraliser complètement le bon peuple du Canada. Ce sera alors aussi que le libéralisme, qui aujourd'hui bouleverse de fond en comble les sociétés européennes, bouleversera de même les jeunes sociétés du Canada »¹.

III

Le Canada est donc, dans la province de Québec, un pays en très grande majorité catholique pratiquant ; mais, en même temps, les protestants et les francs-maçons y ont carte blanche ; les libéraux y jouissent, grâce à une fausse manœuvre de l'archevêque, de la libre pratique : ils sont même en faveur à l'Université-Laval ; et quand le clergé, l'épiscopat surtout, aurait besoin de marcher, comme un seul homme, contre ces erreurs conjurées, les évêques sont divisés entre eux sur la question capitale du libéralisme. Bien plus, l'un d'eux, par des manœuvres louches, a réussi à jeter de la poudre aux yeux de Rome et à faire croire que les défenseurs de l'orthodoxie sont des retardataires du gallicanisme que le Saint-Siège doit repousser.

C'est dans ce pays en proie à la discorde et à la confusion, que Tardivel vient publier, à Québec même, au foyer du libéralisme, un journal voué à l'intransigeance doctrinale. En présence des tragiques alternatives de l'avenir, il est facile de comprendre l'importance d'une presse croyante profondément et par-dessus tout intransigeante, qui juggle tous les préjugés, dénonce tous les faux pas, s'insurge contre toutes les défaillances, et déploie, sous les yeux de la foule, le drapeau immaculé de l'orthodoxie.

En entrant dans la presse canadienne, Jules-Paul Tardivel s'inspirait donc des consignes de Rome ou, pour mieux dire, des seules

¹ *Mémoire au cardinal Franchi*, p. 16. Ce mémoire est du 28 juin 1876.

consignes du ciel ; il intitulait simplement et crânement son journal : *La Vérité*. La vérité, mais rien que la vérité et toute la vérité, voilà le titre qu'il empruntait à la formule du serment judiciaire. Non pas la vérité abstraite, philosophique, spéculative ; mais la vérité vraie, totale, absolue, inspirant les pensées, réglant les volontés, dictant les actes de la conduite : La vérité, non pas selon les théories, les systèmes, les écoles, les partis ; mais la vérité de Dieu, la vérité de la révélation divine, la vérité proclamée dans l'Évangile, arrosée au calvaire du sang de Jésus-Christ, rédemptrice de l'humanité, par la croix. La vérité concrétée, organisée, vivante et puissante dans l'Église ; le Symbole et ses douze articles ; le Décalogue et ses dix commandements ; l'Évangile et ses conseils de perfection, le *Pater*, l'*Ave*, le *Confiteor*, les sacrements, le Saint-Sacrifice des autels, les actes des trois vertus théologales ; voilà la constitution divine du genre humain ; voilà le programme, la consigne, le mot d'ordre de Tardivel et de son jeune journal. C'est au Pape d'abord et, par lui, aux évêques, qu'a été confiée la garde de ce dépôt ; c'est à eux, selon l'ordre hiérarchique, à le conserver, à le faire valoir, à proclamer ses droits et à les défendre. Mais, sans empiéter sur leur juridiction, le plus humble prêtre, le plus simple des fidèles, le dernier des chrétiens a le droit, plus que cela, le devoir sacré, le devoir de professer et de défendre la vérité intégrale, pour assurer, par ses modestes, mais généreux efforts, la plénitude de son triomphe.

Ce point de vue paraît étroit, il est grand comme le monde ; ce programme paraît sévère, il est le plan même de la charité du Christ, la forme la plus haute et la plus humble de l'apostolat. Un jeune homme, catholique jusqu'aux moelles, intègre par conviction, par volonté et par caractère, s'est demandé, devant Dieu et devant sa conscience, ce qu'il pouvait faire de plus décisif, de plus brave, de plus sage, pour remplir sa mission en ce monde, et assurer, dans l'éternelle vie, son salut. Dans son humilité profonde, sans trop mesurer peut-être les difficultés et l'étendue de la tâche, il s'est promis de mettre sa plume, novice encore, au service de la religion catholique ; et d'en faire une épée contre les incrédules, les impies et les libertins, trois catégories qui embrassent, plus ou moins, tous les dissidents. Sans rien demander au monde, ni appui, ni conseil, ni crédit, ni encouragements, il s'est trouvé la pensée assez virile, le cœur assez généreux, assez fort, pour lutter, jusqu'à son dernier soupir, contre toutes les corruptions et vaines concupiscences de ce bas monde. Débiteur de tous, par l'effet de sa foi, il saura, en suivant sa vocation littéraire, dire leur fait aux esprits orgueilleux qui

s'abusent, aux esprits faibles qui s'emporent, aux esprits qui se ruent aux excès, et aux esprits, aveuglés ou aigris, qui s'obstinent dans l'erreur avec la rage dissimulée d'un sombre désespoir. Pour ne pas s'abuser par complaisance pour les idées ou pour les personnes, pour ne pas s'illusionner soi-même par des préjugés ou par des rêves, il se renfermera strictement dans l'orthodoxie, et n'en franchira jamais les saintes lisières. Son zèle d'ailleurs ne poussera jamais ni aux exagérations doctrinales, ni aux soupçons contre les personnes. Tardivel dira bien du bien, mal du mal : il croira que c'est charité de crier : au loup ! quand le loup est dans la bergerie. « Qu'est-ce qui triomphe en ce monde, demandait saint Augustin, si ce n'est la vérité ? et qu'est-ce que la victoire de la vérité, sinon la charité ? »

Au moment où Paul-Jules descendait dans l'arène en chevalier du Christ, un autre soldat de Dieu, Anselme Trudel, publiait, à Montréal, un journal intransigeant, qu'il nommait *L'Etendard*. Cet *Etendard* arborait, comme la *Vérité*, le drapeau de la foi. Trudel était un savant jurisconsulte, un éloquent avocat, un membre du parlement ; il avait, pour s'adresser au public, trois titres qui en faisaient déjà une puissance et devaient, dans la presse, augmenter son crédit. Tardivel, lui, n'était rien qu'un jeune homme de bonne volonté ; mais sa volonté était si ferme, si tenace, si courageuse, qu'il n'aura qu'à s'y tenir pour être quelqu'un. Son activité s'étendra moins, mais pourra se concentrer davantage. Par l'effet des disgrâces de sa situation, il n'aura pas trop de toutes ses forces pour y faire honneur. D'abord il devra concevoir et écrire tous les articles de son numéro ; puis, bientôt, il devra se mettre au composteur, pour en préparer la planche ; et, un jour, après avoir été compositeur d'imprimerie, il devra mettre à bas sa redingote et faire tourner, comme un manœuvre, la machine pour imprimer son journal. Je ne sais pas même s'il ne devra pas, avec son épouse, tailler des bandes et écrire des adresses. Entre temps, il aura à tenir ses registres d'abonnements, ses relevés de compte. En un mot, depuis les initiatives complexes de sa rédaction, jusqu'à la mise à la poste du numéro, il aura sur sa tête et sur ses bras, le fardeau de toute la besogne. Dans sa personne, vous verrez s'épanouir le travail sous toutes ses formes.

Grâce à ce travail quotidien, par cette humble profession du christianisme, Tardivel est un soldat dans la vie civile. Mais ne voyez-vous pas que cette catholique entreprise va soulever contre lui, non seulement tous les préjugés et toutes les passions du monde, mais toutes les étroitures et toutes les pauvretés mêmes des croyants,

s'ils sont victimes des illusions libérales ou des égarements du particularisme. Sans doute et peut-être ne l'ignore-t-il point ; le mode d'exercice de son talent le voue même particulièrement à toutes les disgrâces. Faites des compliments sans mesure, on vous trouvera facilement aimable et juste ; dites rondement la vérité, vous prendrez la tournure d'un désagréable censeur ; mais si vous prenez à partie nominativement tel ou tel dans un papier public, si vous lui reprochez en face ses excès ou ses sottises, vous ne serez plus qu'un médisant, un calomniateur, bientôt un vulgaire assassin. Cependant vous avez cité, en propres termes, le passage incriminé ; vous avez relevé un tort certain ; vous avez donné des raisons décisives. Tant pis ! plus vous avez raison, plus vous avez tort. Les adversaires ont le droit de chanter selon leur goût, leurs fantaisies et surtout selon leurs intérêts ; ils peuvent impunément vocaliser sur tous les tons, se permettre toutes les gammes : ce sont eux, les oiseaux du bon Dieu, les chantres autorisés de la création. Mais, vous, vous, le folliculaire, si vous sifflez qui chante faux ; si vous tonnez contre les mensonges des impies, si vous lancez avec vigueur l'anathème aux hennissements d'un cœur lascif, c'est vous qui êtes l'oiseau de mauvais augure, le hibou rechigné, le héron pleureur, l'être atrabilaire et isolé qui lève, seul, le bras contre tous. Alors les passions veulent le honnir, et les petits égoïsmes complotent de l'écraser. Le journaliste a beau être un généreux confesseur ; il faut, en plus, qu'il soit martyr.

Nous n'exagérons point : Tardivel n'était pas quinteux d'humeur, mais plutôt froid ; Tardivel n'était pas d'un esprit susceptible, mais plutôt condescendant, facilement aimable, enclin même à la jovialité. A coup sûr, il n'ignorait pas que la politique est l'art de se taire ou de n'ouvrir la bouche que pour dissimuler sa pensée ; il n'ignorait pas qu'un gouvernement, que les ministres, les sénateurs, les députés, s'ils ne sont pas obligés formellement à mentir quarante fois par jour, sont souvent dans la nécessité de faire de petites concessions, de se résigner aux petites misères, d'accorder quelque chose à la faiblesse humaine. A cet égard, ils ont des titres à la compatissance ; les journalistes ont souvent besoin d'accorder des indulgences plénières. Mais, par exemple, lorsque les ministres se permettaient des accroc's à la justice, sans manquer aux égards dus aux dignités et aux fonctions, Tardivel tombait sur les ministres à bras raccourcis. Lorsque les sénateurs, les députés, les publicistes de droite ou de gauche, glissaient sur la pente de l'impiété et s'oubliaient jusqu'au blasphème, il faut voir avec quelle rude énergie, il stigma-

tisait leurs propos. En présence des méfaits, des forfaits et même des légèretés de la presse, il ne connaissait plus personne. Sa plume se précipitait sur l'insulteur du jour et le marquait, de sa pointe d'acier, au front, comme un fer rouge. Je ne cite pas les noms propres de ces troubadours ; je pourrais les énumérer en y ajoutant les épithètes de sycophantes, de menteurs et de saltimbanques ; il vaut mieux leur faire la charité de l'anonyme. Pendant que ces satyres menaient, dans les journaux, leur sabbat et leurs sarabandes, Tardivel les affublait de qualificatifs à rebours, à l'emporte-pièce. Quand on sait l'importance que ces messieurs de la haute et basse presse attachent à leur petite personne, on ne peut se faire l'idée de l'exaspération qu'ils éprouvaient à se voir brimer avec de pareils pompons. Alors leurs colères n'avaient pas de bornes ; ils traitaient Jules Tardivel et Anselme Trudel, comme on traite les derniers des hommes. Je vous prie de croire que l'un et l'autre n'en éprouvaient ni étonnement, ni chagrin.

« *Comede volumen istud*, mange ce volume, dit le Seigneur. J'ai mangé le volume, continue le prophète, et mes entrailles ont été amariquées. » C'est l'effet ordinaire de cette médication du volume volant qu'est le journal. La presse agit comme l'ellébore : elle purge, non pas le ventre, de ses humeurs peccantes, mais la tête de ses folies et le cœur de ses bassesses. Les bienfaits de la presse sont en raison directe des disgrâces qu'elle inflige et des outrages qu'elle doit subir, en récompense de ses vertus. Le débordement d'injures à son adresse est l'étiage indicateur de sa bienfaisance, le thermomètre d'après les degrés duquel il faut mesurer le prix de ses efforts. Si des articles passent inaperçus, vous pouvez les taxer de faiblesse ou d'insignifiance. Du moment qu'ils vous font ranger dans la catégorie des intransigeants, des hommes impossibles, des ours blancs ou noirs, c'est la preuve que vous êtes à votre place et que vous remplissez bien la fonction de veilleur en Israël : votre ellébore agit avec force ; votre petite plume frappe comme un glaive.

Notez que ces vaillants et implacables adversaires des Trudel et des Tardivel se traitaient entre eux comme Turcs et Maures. Tous, hommes politiques ou se croyant tels, grands hommes à leurs propres yeux, fort attachés à leurs petits drapeaux et à leurs étroits systèmes, ils ne savaient que s'exalter à l'aveugle et déprécier non moins aveuglement leurs antagonistes. Le trait caractéristique de tous ces champions, soi-disant politiques, c'est, en effet, l'esprit de haine, proportionnel aux étroites passions de leur parti. Entre eux, bleus ou rouges, conservateurs ou progressistes, tous politiciens libéraux,

séparés par des égoïsmes plus que par des nuances d'idées, leur exercice ordinaire, c'était de se passer leur plume à travers le ventre. Faibles pour se trouver des arguments et faire valoir leurs qualités, ils étaient très habiles à se trouver des torts et des démerites. L'art grossier de la presse, c'est de grossir d'un côté, de diminuer de l'autre, d'employer alternativement le microscope et le télescope. Mais aussitôt que ces faux paladins voyaient paraître les articles de la *Vérité* et de l'*Etendard*, articles impartiaux, justes, fermes, décisifs, qui revendiquaient les droits de Jésus-Christ, rédempteur des âmes et roi des nations, aussitôt ces atômes formaient bloc contre les deux soldats de la Sainte mère Eglise, et distillaient tous les poisons de leur encre pour leur façonner des torts ou leur inventer des crimes.

Nous en parlons sagement. Ami particulier des Trudel et des Tardivel, leur frère par la connexité des convictions, leur collaborateur bienveillant, nous n'éprouvions, certes, aucune des passions de la politique canadienne ; notre humble personne ne pouvait exciter le moindre ombrage. Mais nous combattons avec franchise et résolution le libéralisme ; nous le combattons là surtout où il est plus funeste, dans les têtes ecclésiastiques. Il n'en fallut pas davantage pour nous attirer des horions de droite et de gauche ; c'est bien la preuve qu'il n'y a pas de libéralisme au Canada. Bien plus, des charges à fond de train contre les erreurs contemporaines, nous valurent l'interdiction d'écrire sous notre nom, sur les rives du Saint-Laurent. — Nous ne comprenons pas cette procédure. Qu'un article soit signé ou ne le soit pas, s'il est orthodoxe, s'il explique bien l'embryologie des fléaux qui ravagent le monde, il ne doit pas seulement passer indemne ; il doit encore être honoré ; mais s'il éprouve des sévices, n'est-ce pas la preuve qu'il y a, au Canada, du libéralisme, de l'aveuglement et peut-être aussi quelque passion.

Ces temps sont déjà loin ; mais ces rigueurs nous étonnent et cette partialité nous afflige. L'Eglise condamne, sans doute, les mauvais livres, mais elle les condamne tous indistinctement et se garde bien de prendre les armes contre les livres consacrés à sa défense. Sans pitié pour les erreurs, si elle n'en ménage aucune, elle sait ménager les personnes ; surtout ces personnes, même supposées dans l'erreur, sont protégées contre les rigueurs, par leur condition, leur caractère, leur dignité ou leurs services. Or, comment expliquer, comment justifier ces gens d'Eglise, même évêques, invariablement muets devant la mauvaise presse, impuissants contre les poisons à jets continus du libéralisme ; mais susceptibles d'épiderme et prêts à frapper

dès que la presse catholique dit un mot qui, à leur esprit, peut être abusé ou prévenu, paraît empreint d'une ombre d'exagération. Frapper, dans ces conditions obscures et ingrates, c'est favoriser implicitement les mauvais journaux et supprimer l'antidote ; c'est trahir en présence de l'ennemi.

Les sympathies des évêques pour les journaux catholiques doivent être proportionnelles à la pureté de leur doctrine, à la vaillance de leur résolution et à la décision de leurs coups. Plus les coups sont forts, plus grands sont les services. Dans ces conjonctures, créer, à ces braves feuilles, des obstacles, c'est méconnaître toute logique, faire brèche à la morale et faire échec au patriotisme.

Notez que ces vaillants soldats de l'Eglise et de la Chaire du Prince des Apôtres ne demandent rien pour eux-mêmes, ni honneur, ni profit. Pourvu qu'ils aient, comme l'Apôtre, quelques pauvres aliments, quelques pauvres hardes, il n'en faut pas davantage : plus l'équipement est léger, plus l'athlète est fort sur l'arène. Et c'est à ces héros que vous iriez porter vos coups ; et quand ils font face à l'ennemi, vous les frapperiez par derrière : c'est une indignité, et, pour s'oublier ainsi, il faut n'avoir, de ses obligations, aucun sentiment éclairé et noble.

L'équité de l'histoire nous oblige à ne pas taire que ces iniquités osèrent se produire jusque dans la chaire chrétienne. Un jour de Noël, jour où le berceau de Bethléem devrait suggérer d'autres réflexions, un orateur distingué, dans une chaire de cathédrale, osa bien attribuer, à la *Vérité* et à l'*Etendard*, le trouble de la paix religieuse. Tardivel et Trudel ne savaient pas se renfermer dans leur rôle ; ils se donnaient le tort d'attaquer des erreurs anti-sociales ; ils osaient, au Canada, dont la foi est pure comme le cristal, attaquer, visière découverte, les francs-maçons, les libres-penseurs, les laïcistes et les libéraux. Haro donc sur ces quelques voix discordantes ; elles ne paraissent nombreuses que parce qu'elles parlent seules ; parce que quelques-uns aussi leur portent une attention propre à les encourager.

Quoique ce discours, rendu public, ne soit plus qu'un mauvais article de journal, formellement contraire à une Encyclique de Pie IX, nous nous abstenons de le critiquer. Il suffit de dire qu'il fut flétri par les éloges des journaux protestants de Québec ; et puisque les hérétiques en furent satisfaits, c'est dire que l'Eglise n'en devait éprouver aucune satisfaction.

IV

Que représentera dans la presse, que défendra, sur les rives du Saint-Laurent, le fondateur de la *Vérité*? La Religion catholique, l'Eglise et la Papauté, l'école, la famille et la société chrétienne; la langue française, langue maternelle du Canada, langue classique, diplomatique, organe propre de l'orthodoxie, dans le monde civilisé par la Croix. Que combattra spécialement le journal la *Vérité*? Le protestantisme et la Libre-pensée, la Franc-maçonnerie et le libéralisme. Tel est, dans son ensemble, le côté positif et négatif de son programme; tel est le mot d'ordre que Tardivel suivra, dans ses luttes quotidiennes, pendant vingt-cinq ans de vie militante. Vous devinez qu'il ne restera pas toujours enfermé dans ces deux thèses. Un journal doit parler de tout et d'autres choses encore. Mais dans l'indéfinie variété de ses informations, dans le décousu des incidents et des événements, il y a deux choses qui attireront toujours son attention et provoqueront ses efforts. D'un côté, promouvoir, par la presse, l'œuvre de Dieu et de Jésus-Christ en ce monde; de l'autre, combattre toutes les initiatives divergentes du plan divin et repousser toutes les attaques des ennemis de l'Eglise. La *Vérité* n'est pas d'ailleurs simplement une *Semaine religieuse*; elle n'exclut sans doute pas les pensées pieuses, le souvenir des fêtes et les rites de la liturgie; mais elle se consacre spécialement à la controverse contre les dissidents, à la réfutation des erreurs, à une croisade à l'intérieur contre les ennemis de Dieu et du genre humain. C'est un journal de haute politique, qui subordonne tous ses actes, aux exigences de la plus stricte orthodoxie.

La religion est une loi divine qui embrasse tous les siècles dans leur évolution; elle doit, par ses lois et ses enseignements, régler tous les hommes, toutes les institutions, tous les peuples et même l'humanité. L'Eglise est établissement divin, qui représente, par sa hiérarchie, la religion catholique et applique, à tous, ses bienfaits. La religion catholique et l'Eglise Romaine sont la foi traditionnelle du Canada, l'institution surnaturelle qui doit ordonner, couronner, sanctionner tous les autres établissements des hommes. Par conséquent, tout ce qui s'écarte de la religion et de l'Eglise, tout ce qui les récuse et les nie, attaque en même temps l'œuvre divine et les établissements des hommes. Ecarter ou voiler les sphères célestes, c'est ébranler, du même coup, toutes les sphères terrestres; c'est

mettre la société à la merci des aberrations et des passions des hommes. Un croyant doit donc, par raison de foi et de patriotisme, combattre d'abord l'impiété, puis réproucher toutes les conséquences qui s'en tirent.

La défense de la religion catholique et de l'Eglise romaine exige, comme corollaire, le combat contre le protestantisme, contre le libéralisme et contre la franc-maçonnerie. Le protestantisme, qui repose sur le libre examen et la lecture de la Bible, écarte d'abord toute autorité religieuse et livre la religion à l'anarchie. Ensuite, par le spectacle de ses négations, conjurées d'ailleurs par de vains fantômes d'autorité, il invite les catholiques au multitudinisme. Enfin, par le fanatisme qu'allume dans son cœur le gigantesque orgueil, créateur de sa foi, il se rue aux guerres civiles et ruine les peuples par la discorde. — Le libéralisme, qui affranchit l'homme social, de l'autorité de l'Eglise, ressemble, sous ce rapport, au protestantisme et vaine est la réserve qu'il institue à la charge de l'homme individuel, car l'absolutisme du pouvoir civil, égaré par les facilités de la tyrannie, amènera bientôt l'incroyance universelle. — Quand les âmes sont ainsi démantelées, privées de foi, ébranlées dans leur vertu, alors viennent les sociétés secrètes pour imposer aux hommes les turpitudes de la déchéance, comme conséquence forcée de la chute originelle. C'est l'heure où paraît la Franc-maçonnerie, l'Eglise de Satan, qui vient supplanter l'Eglise dans le gouvernement spirituel du genre humain. — Par une logique inflexible, le libre examen a tout ébranlé ; le libéralisme a tué les peuples chrétiens ; et la Franc-maçonnerie s'impose, par la force ou par la ruse, comme organe du progrès et agent de civilisation. — Vous voyez par là quelles graves raisons armaient Tardivel contre ces trois fléaux et lui commandaient l'intransigeance envers ceux que ces trois aberrations lamentables pouvaient illusionner ou séduire.

La défense de l'école catholique est son deuxième champ d'opération. Par la défense de la religion et de l'Eglise, il voulait maintenir les adultes dans l'ordre surnaturel ; par l'école, il veut, avec le concours de la famille, les y introduire et assurer leur persévérance. C'est l'Eglise catholique qui a créé les écoles et qui seule sait les maintenir dans leur délicate fonction. Or, de nos jours, toutes les forces conjurées de l'impiété veulent, non seulement arracher l'école à l'Eglise, mais la tourner contre ses enseignements, par la confusion des idées et le désordre des mœurs. Au Canada, pays encore catholique, et par conséquent raisonnable, l'assaut à l'école ne se fait pas tout droit, mais seulement de biais, à grand renfort d'hypo-

crisie. Tardivel, à l'affût de ce complot, exerce une vigilante inspection sur les livres, sur les méthodes, sur le maintien de l'enseignement religieux à l'école et combat surtout, avec acharnement, l'idée d'établir, au Canada, un ministère de l'instruction publique. Le ministère de l'instruction publique, chez un peuple chrétien, c'est l'Eglise. Sous l'autorité de l'Eglise, il peut exister, sans doute, pour l'enseignement des éléments du pouvoir humain, une administration civile, mais à condition qu'elle n'outrepasse pas les limites de sa compétence et surtout ne fasse pas, à l'Eglise, une guerre sournoise. Mais un ministère de l'instruction publique, dans les temps actuels, c'est un acheminement à la remise du service des âmes à l'autorité exclusive de l'Etat. L'Etat devient une espèce d'Eglise laïque ; il est l'équivalent d'une Eglise sans Christ et d'une religion sans Dieu. C'est l'abomination dans la famille et la désolation dans le sanctuaire.

L'impiété contemporaine, pour tourner l'école contre l'Eglise veut l'enseignement *gratuit, obligatoire et laïque* : c'est une formule inventée par la Franc-maçonnerie, pour parvenir, par des voies souterraines, à ses fins sacrilèges. Or, la gratuité est un mensonge ; l'obligation est un échec à la famille ; la laïcité est un mot d'ordre pour chasser les maîtres de l'école, pour cause de religion. Tardivel combattait ces trois adjectifs ; ils constituaient à ses yeux autant de forfaitures.

De son vivant, il eut la douleur de voir le premier ministre du Dominion admettre, pour trois provinces, l'école neutre et l'exclusion du français. Ce fut, à ses yeux, dis-je, un chagrin, et comme un premier coup de pioche à la confédération canadienne. En soi, la neutralité de l'école est un contresens ; une école est une affirmation, ou elle n'est rien qu'un pourrissoir. Au surplus, cette neutralité n'est qu'une nouvelle félonie pour préparer l'éclat du fanatisme anti-chrétien et anti-patriotique. [Quant à l'exclusion de la langue française, c'est une preuve qu'il y a, au monde, des lettrés à coiffer du bonnet d'âne. Et encore, s'ils n'étaient que des ânes, ce serait presque une consolation.

V

Le travail excessif auquel se livrait le fondateur de la *Vérité*, pour soutenir son journal ; les contrariétés incessantes qu'amène ce genre de service rendu à l'Eglise et à la société civile, avaient de bonne

heure ébranlé le solide tempérament de Tardivel. Des amis le voyaient dépérir sur pied ; ils lui conseillèrent, comme repos fortifiant, le voyage ; et, comme il était pauvre, ils lui mirent en main quelque subside. Le vaillant publiciste traversa trois ou quatre fois l'Océan, pour venir en Europe. Une fois entre autres pour assister au Congrès de Trente, contre la Franc-maçonnerie, congrès où il fit un rapport d'une lucidité merveilleuse pour découvrir et stigmatiser tous les crimes de cette société secrète. Son premier voyage eut lieu en 1888 ; il était à peine commencé que le journaliste languissant avait retrouvé toutes ses forces et se prit, de plus belle, à écrire des lettres à son journal. Ses lettres devinrent l'occasion de son premier ouvrage de longue haleine. Sous le titre de *Notes de voyages*, elles forment un fort volume in-8° où le voyageur nous conduit successivement en Irlande, en Angleterre, en France, en Italie, en Belgique et nous ramène, par les États-Unis, au Canada. Dans la forme aisée du style épistolaire, ce volume écrit avec beaucoup d'aisance, parfois avec humour, toujours avec un grand souci d'exactitude, offre, aux bibliothèques, un volume de valeur, et, à la jeunesse, une saine, très intéressante et très cordiale lecture. C'est avoir profité que de savoir s'y plaire, comme dit le proverbe classique.

Un journaliste est difficilement un auteur. La dispersion de son activité quotidienne empêche, dans son esprit, la concentration nécessaire à la composition d'un ouvrage de longue haleine. Cependant, même dans cette vie dispersée, il peut surgir des questions compliquées, de très haute importance, qu'un article n'épuise pas ; qui demandent des instances réitérées et qui peuvent, par leur continuité dans le journal, aisément former autant de chapitres d'un volume. Tardivel n'usa pas de ce procédé ; à deux reprises seulement, il crut utile et même nécessaire de faire marcher parallèlement, la composition d'un ouvrage et la rédaction de la *Vérité*.

Une première fois, ce fut pour réfuter Brunetière, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, qui avait parlé fort légèrement et très inexactement de la situation religieuse des États-Unis d'Amérique. Les États-Unis sont le pays le plus libéral du monde ; leur constitution fédérale est à peu près athée ; les mœurs du pays sont à peu près matérialistes ; leur civilisation peut se résumer dans le culte du veau d'or. Or, ce pays, si indifférent à toute religion, si âpre au travail, au gain et au plaisir, est, en même temps, le pays où, au siècle dernier, l'Église romaine a vu accroître plus rapidement le nombre de ses enfants. De 50.000 catholiques qu'ils possédaient à l'aurore de ce

siècle, les Etats-Unis sont aujourd'hui parvenus à dix millions. Brunetière attribue cet accroissement rapide au libéralisme. Si les Etats-Unis ont vu, en un siècle, le nombre des catholiques s'augmenter si considérablement, c'est parce que la confédération américaine, étrangère à toute espèce de culte, admet sans réserve la promiscuité du vrai et du faux, du bien et du mal. D'où Brunetière conclut que les vieilles sociétés de l'Europe, pour enrayer leur décadence et se préparer de nouveaux siècles de gloire, doivent venir à ce régime où ils ne sont déjà que trop plongés. C'est du moins l'opinion de ce haut et puissant seigneur, grand maréchal de lettres, membre actif de l'Académie française.

A première vue, une idée si étrange paraît sorte. L'idée que l'Evangile et l'Eglise peuvent tirer profit de l'oubli de Dieu et du culte de Mammon n'entrera jamais dans une tête droite ; et il faut être bien féru de libéralisme, pour croire qu'un tel paralogisme pourra donner quelque crédit à une si forte illusion. Ici il y a erreur de principe ; l'application qu'on en fait porte à faux. Tardivel entreprend là-dessus notre académicien. L'extension rapide du catholicisme n'est pas imputable à la tolérance des sectes, fanatiques et violemment injustes, en Amérique comme ailleurs. Le développement du catholicisme est dû surtout aux *immigrations* européennes, principalement à quatre millions d'Irlandais. En second lieu, il provient des annexions de territoire, vers le Far-West, régions qui comptaient beaucoup de catholiques. En troisième lieu, on peut l'attribuer à la fécondité des mariages, aux aptitudes prolifiques des catholiques américains, qui ne reculent pas devant les charges d'une famille nombreuse, si belles dans leur simplicité, si fécondes dans leurs résultats.

Tardivel pousse plus loin son argumentation ; il montre que la neutralité religieuse en Amérique, n'est qu'une étiquette ; le droit commun, ou plutôt la pratique commune, c'est l'ostracisme. D'autre part, l'ébranlement de la famille par le divorce, la dissolution des mœurs par le libre examen, la corruption de la jeunesse par la neutralité de l'école, le fanatisme protestant, les passions révolutionnaires, le matérialisme économique inclinent à faire plutôt des païens que des chrétiens. Tout récemment, les diverses erreurs enfermées sous la dénomination générale d'*americanisme* prédisposaient même les catholiques à l'apostasie. C'est pourquoi, lorsque d'après les statistiques de l'émigration, les catholiques devraient être, aux Etats-Unis, vingt millions, ils n'atteignent que le chiffre de la moitié. Pendant le dernier siècle, il n'y a eu, aux Etats-Unis, pas de révolte sérieuse,

pas d'hérésie, pas de schisme et pourtant le catholicisme a subi une effrayante diminution. Quatre-vingt millions d'Américains appartiennent aux deux cents sectes du protestantisme. Ou plutôt, la plupart ne professent aucune religion positive ; ils n'ont pour Dieu que l'or et leur ventre. L'erreur de Brunetière est donc absolue ; elle est ridicule, elle est honteuse, elle est funeste. Le contradicteur, qui le bat à plate couture, est un chrétien qui honore sa foi, un homme qui a le grand sens de la politique.

Le second ouvrage de Tardivel est un roman politique et économique, *Pour la patrie*. L'idée génératrice de cette fiction est cette grande vérité : que le catholicisme est la religion pratique de la presque unanimité de la province de Québec ; que ce catholicisme est menacé, dans son existence, par le protestantisme, le libéralisme, la franc-maçonnerie, l'école neutre et les mauvaises mœurs ; et qu'il y a, au fond de la situation, un complot, latent ou avoué, pour préparer insensiblement les funérailles de ce grand culte : et, pour finir, le frapper de proscription. Les catholiques seuls gardent le palladium de la patrie : c'est à eux à défendre, intelligemment, pratiquement et bravement, leurs foyers et leurs autels, leurs écoles et leur langue, leurs mœurs et leur histoire. Si l'histoire n'est pas un vain enseignement, les extrémités où se trouve réduite aujourd'hui la France, forment, pour les évêques, ce que Bossuet appelle une *grande et terrible leçon*. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de l'offrir ; de Bossuet on peut la prendre tout à fait au sérieux et même au tragique. Les hommes meurent par la dissolution de leur corps ; les peuples, par la dissolution de leurs croyances et de leurs mœurs. Le livre qui combat cette dissolution est donc moins une fiction, qu'une exhortation pour le salut de la patrie.

Nous inscrivons ici, seulement pour mémoire, parmi les œuvres de Tardivel, deux opuscules de guerre contre l'anglicisme et une conférence très importante sur la conservation de la langue française. Après son roman et son volume sur la situation religieuse de l'Amérique, l'œuvre la plus importante de Tardivel, ce sont ses trois ou quatre volumes de *Mélanges*. Ces mélanges forment la collection de ses articles ; nous en avons rendu sommairement compte en parlant des causes que notre frère d'armes a voulu servir. Dans ces volumes, il prend une part active à toutes les luttes religieuses, politiques et sociales de son temps. Ses articles forment un tableau des événements et des idées où abondent les matériaux pour les historiens futurs ; ils contiennent maintes leçons à méditer dans tous les pays qu'éclaire le soleil de la moderne civilisation.

Pour apprécier ici le journaliste, il suffit de dire qu'on l'appelle le Veillot du Canada. Veillot et lui ont considéré la religion, l'Eglise, le Pontife Romain, comme les trois facteurs, essentiels et indispensables, de la vie chrétienne privée et publique; ils veulent appliquer l'Évangile, ses lumières et ses grâces au salut des hommes, au bien des familles et à la prospérité des peuples; ils invoquent surtout le christianisme comme divin remède à tous les maux qu'engendre la civilisation rationaliste. La destinée de ces deux hommes est identique, leur action connexe, leur voie absolument semblable. Veillot possédait plus abondamment l'agilité de l'esprit, la verve sans cesse rajeunie. Pour chaque article, il trouvait spontanément la vive allure, l'entrain, l'allégresse d'une pensée qui court, qui entraîne; il avait surtout le trait, la pensée fine, profonde ou malicieuse, comme épuisée dans une formule brève, condensée dans la pointe d'un dard. Tardivel ne possédait pas tous ces dons au même degré; mais il possédait profondément l'indépendance de situation, la pénétration d'esprit, la générosité d'âme, le désintéressement absolu. Ce fut le secret de sa puissance.

Des malins ont entrepris le dosage des qualités requises et des vertus nécessaires au journalisme catholique. Leur solution est très simple : elle consiste à tout permettre aux ennemis de l'Eglise, à tout interdire à ses défenseurs. On les affuble de tant de vertus qu'ils ne peuvent plus se mouvoir. Pourtant il faut bien reconnaître, à la vérité, le droit de s'affirmer hors de l'ombre discrète des églises. En quoi consiste la modération qu'on nous prêche sur le ton aigre ? Dans cette fameuse vertu, il entre beaucoup de pusillanimité, de complaisance, d'intérêt, d'éloignement pour les situations tranchées et les vérités importunes. Tardivel ne l'entendait pas ainsi; il était impitoyable pour l'erreur et martelait son style, pour faire entrer ses réfutations dans les têtes, comme un coin de fer ou d'acier. Le moyen, dans un combat de vingt-cinq ans, sans paix ni trêve, de mesurer tous ses coups, de ne jamais frapper ni trop fort, ni trop vite ? Du moins, vous ne surprendrez jamais le polémiste canadien en délît de haine, de rancune, de diffamation, de déloyauté, de cette basse escrime dont les adversaires usaient volontiers, moins contre son journal, que contre sa personne. On pouvait le craindre : c'était, pour sa cause, tout bénéfique; mais on le craignait comme un soldat d'élite, pas du tout comme un spadassin.

Qui plaindrons-nous parmi ses adversaires ? Tardivel distinguait entre les incroyants qui souffrent de l'être et les libres-penseurs qui s'affichent, ennemis déclarés de la foi publique, corrupteurs des

mœurs et de l'esprit. Indulgent pour les uns, il était, pour les autres, sans pitié, ni miséricorde. Quand on songe que la foi est notre premier bien, notre noblesse, que des incrédules militants veulent la ravir aux petits et aux humbles, il faut tomber, sur ces ennemis du genre humain, à coups de poings ou à coup d'épée. Les catholiques du Canada ne sont ni des païens, ni des gens d'une mentalité inférieure, heureux d'acheter par le silence, la tolérance méprisante et précaire d'un monde qui se croit éclairé, parce qu'il ne voit pas clair et s'enorgueillit d'être aveugle. Tardivel a abattu l'orgueil de cette incrédulité ; il a foulé aux pieds tous ses prétendus privilèges ; il a su parler haut, avec raison, avec vigueur, avec esprit ; il a su tourner, victorieusement contre l'adversaire, les nobles armes de la vérité, de la vertu et de la justice. Les catholiques du Canada n'ont plus de représailles à redouter : ils peuvent jouir, avec allégresse, d'un sentiment trop longtemps oublié ou méconnu, la sainte fierté de la foi.

Désormais le nom de Tardivel appartient à la première noblesse du Canada.

VI

Quoique le tempérament de Tardivel fût irréprochable, il souffrait depuis longtemps d'un mal intérieur qui provenait de la privation de mouvement hygiénique et de la concentration continuelle de toutes ses facultés, sans autre détente que les changements nécessaires à la continuation de ses divers travaux. Dans les quatre dernières années de sa vie, il était tombé, deux fois, assez grièvement malade ; il mourut le 24 avril 1905, entouré de sa famille en pleurs, réconforté par tous les secours de la religion, par toutes les consolations de la foi, de l'espérance et de la charité. Ses funérailles donnèrent lieu à une manifestation nationale, sorte de merci de la nationalité canadienne-française, à son valeureux champion. Des magistrats, des hommes politiques prouvaient, par leur présence, la part qu'ils prenaient à ce deuil ; des religieux et des prêtres rendaient le même témoignage ; un jésuite, un franciscain et un prêtre séculier dirent des messes de *Requiem* ; un prélat, Mgr Mathieu, recteur de l'Université-Laval, fit la levée du corps ; un autre, Mgr Garnier, présida l'inhumation ; l'archevêque de Québec, Mgr Bégin, avait donné l'absoute. Les restes mortels du vaillant soldat furent déposés au cimetière Belmont, pas loin de la tombe de l'historien

Gârneau : ils attendent là, tous deux, le son des trompettes de la résurrection.

Les journaux du Canada, de près et de loin, n'eurent qu'une voix pour célébrer l'athlète tombé au champ d'honneur. Les membres de la tribune des journalistes et l'association des journalistes canadiens prirent, en conseil, une résolution collective, pour exprimer d'ardentes sympathies et déposer, sur le cercueil, une couronne de messes. Le *Nationaliste* salue le défunt comme « un preux tombé en pleine bataille et face à l'ennemi ». L'*Evénement* honore « la sincérité de ses convictions, le dit l'un des grands adversaires de la Franc-Maçonnerie, mort sur la brèche ». Le *Soleil* convient qu'il « était un laborieux, un persévérant, doué d'une volonté inflexible et d'une énergie indomptable ». La *Patrie* confesse que « tout le monde rend hommage à son talent, à la beauté de son dévouement, à la sincérité de ses convictions ». Le *Canada* dit qu'il y avait « chez lui du Louis Veillot, ce qui lui a valu des inimitiés nombreuses et de précieuses amitiés. » La *Presse* voit en lui, « l'un des écrivains les plus vigoureux, les plus corrects et de convictions les plus sincères ». Le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, sa première école, ajoute que « toute sa vie de journaliste militant s'est inspirée de la doctrine papale ». L'*Evénement* déclare qu'il n'a pas besoin d'hommages, qu'il s'est élevé, par son journal et ses écrits, un monument impérissable. La *Semaine religieuse* de Québec avoue « qu'il a été, jusqu'ici, au sens propre du mot, le seul journaliste catholique du Canada ». Le *True Witness* l'appelle « un grand journaliste catholique ». Le *Journal de Waterloo*, le *Moniteur acadien*, le *Progrès* de Saguenay, l'*Etoile du Nord*, l'*Echo du Manitoba*, vingt-cinq journaux du Canada, des Etats-Unis et de France rendent, équivalement ou dans les mêmes termes, les plus glorieux hommages. Cette guirlande paraît comme le symbole de l'immarcescible couronne de gloire.

Pour sceller maintenant ces éloges du sceau de l'autorité ecclésiastique, nous ajoutons que l'archevêque de Montréal, Mgr Bruchesi, apprenant la mort de Tardivel, envoya ce télégramme : « Notre pays perd en lui un chrétien exemplaire, un citoyen intègre, l'Eglise un fidèle et vaillant défenseur ». En 1901, le délégué apostolique au Canada, Mgr Falconio, écrivait de lui : « Catholique fervent et patriote sincère, dans le cours d'une carrière déjà longue, il s'est montré constamment le défenseur aussi habile que zélé des doctrines de l'Eglise et des droits du Saint-Siège ; il n'a manqué aucune occasion de montrer son amour pour son pays ». Dès 1896, l'archevêque de Québec, Mgr Bégin, lui écrivait : « Je me plais à reconnaître le

zèle dont vous avez fait preuve, depuis grand nombre d'années, dans la défense des intérêts catholiques. Vous avez donné, à votre journal, la véritable *orientation*, celle que tout véritable catholique doit recevoir du centre de l'unité. Vous mettant au-dessus des partis purement politiques qui se disputent le pouvoir, vous avez mis votre talent et votre science au service de la religion. Ce dévouement à la bonne cause dans le passé me fait espérer que l'avenir vous trouvera toujours au poste d'honneur, toujours prêt à combattre, sous la direction de votre Ordinaire, comme le veut le Pontife Romain, les bons et grands combats de la vérité contre l'erreur, de la Sainte Eglise contre les sectes acharnées à sa ruine ».

Pour couronner ces jugements par la sanction la plus haute, Pie X avait envoyé, à Tardivel mourant, la bénédiction Apostolique. Léon XIII lui avait dit : « Vous avez bien combattu, vous avez défendu les saines doctrines : vous avez droit plus qu'un autre à la bénédiction du Pape ».

L'homme ne meurt pas tout entier, même ici-bas. Ceux qui ont enseigné les multitudes selon la justice, pendant que leur âme brille dans l'éternité, continuent, tout morts qu'ils sont, de parler par leurs livres et d'agir par une mystérieuse influence. L'influence de Tardivel a sa solide base dans le souvenir de ses triomphes et de ses fortes vertus. La forme et la souplesse de l'intelligence, la persévérance au travail, la fermeté des convictions, l'indépendance du caractère, le désintéressement de la vie ne sont pas des mérites qui s'effacent aisément de la mémoire des hommes. Une âme ouverte à toutes les bontés et à toutes les beautés, prête à tous les dévouements et à tous les sacrifices, qui a su pénétrer les profondeurs et s'élever à toutes les hauteurs, qui a surtout persévéré jusqu'au dernier soupir, ce sera toujours la plus belle image qu'on puisse mettre sous les yeux des familles et des nations. Une vie si exemplaire, une foi si pure, un zèle si éclairé, une si noble fidélité aux combats de la guerre sainte, ne pouvaient qu'exercer une puissante et heureuse influence. Toutefois, pour mesurer l'influence d'une telle action, ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut regarder, c'est demain, c'est l'avenir. Un gendre de Tardivel, écrivain de race, va nous expliquer l'influence qu'exerçait son beau-père sur la jeune génération, celle qui compte de vingt à quarante ans.

« Beaucoup de ceux-là, dit-il, lui doivent une forte part de leur indépendance intellectuelle. Il leur a appris à se défaire des vieux préjugés, des opinions toutes faites, à juger les hommes et les choses à leur mérite réel. A la tradition et aux intérêts des partis

que tout les invitait à accepter comme règles de leurs jugements, il a substitué un critérium supérieur : la loi morale et le bien public. Sa pénétrante critique leur a fait voir le vide de maintes harangues sonores, le vice de trop de discours où l'erreur s'affublait de ronflantes périphrases. Il leur a rappelé constamment, et quand tant d'autres se taisaient, les droits supérieurs de la justice et de la vérité. Il a maintenu très haut, au-dessus de toutes les querelles de partis et de toutes les compétitions d'intérêt, l'idéal patriotique et religieux ; et c'est à lui, à son indomptable persévérance, que nombre de jeunes hommes d'aujourd'hui doivent d'être restés fidèles, ardemment et persévèrement fidèles, à ce double idéal ».

Cher monsieur Tardivel, nous venons d'écrire, devant Dieu, l'éloge sincère de vos convictions, de vos dévouements et de vos sacrifices. Nous promettons, devant Dieu, à votre mémoire, tant qu'il nous restera un souffle de vie, d'appeler à la méditation, à l'étude, à la guerre sainte, les soldats du Christ. Nous ne croyons pas, à votre souvenir, devoir prolonger les plaintes et les gémissements ; vous avez vécu avec noblesse, vous n'êtes pas mort tout entier. Nous le savons par vos actes de vertu et par toutes les certitudes de la foi. Notre esprit se plaît à raviver le souvenir de vos services, la force de vos entretiens, l'inébranlable fermeté de vos espérances. A la pensée de nos péchés, une grande charité nous anime ; des paroles ne suffisent pas à l'amitié. Nous portons votre nom à l'autel du Seigneur ; nous le prions de départir les fruits du sacrifice au soldat retourné à Dieu, aux enfants qui n'ont plus de père, à la mère qui n'a plus d'époux.
In pace in idipsum.

Ce que des insensés appellent mourir, c'est aller à la maison du Père qui est aux cieux. Ici-bas, rien ne nous étonne, rien ne nous surprend, rien ne nous afflige. Dieu ne meurt pas. Morts ou vivants nous sommes, tous et pour toujours, les soldats de Dieu.

Justin FÈVRE,
Protonotaire Apostolique.

Château de Caestre, le 22 août 1906.